



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Qui voudrait voir aujourd'hui la mode dans toute sa fraîcheur, toute sa distinction, dans tout ce qu'elle a de plus nouveau, de plus piquant, dans sa simplicité, dans son élégance, devrait visiter les salons de M<sup>me</sup> Dasse<sup>1</sup>.

Sans essayer de soumettre à une trop positive analyse ces créations ravissantes, ce qui fait leur grâce et leur séduction, — ce qui d'ailleurs serait une tâche un peu trop difficile, — nous citerons quelques-uns de ces chapeaux, dont plusieurs sont destinés à *faire sensation* dans ce monde qu'on appelle la haute fashion.

Les uns en velours épinglé blanc, ornés, de chaque côté d'un petit bouquet de plu-

mes de héron naturelles, et l'intérieur de la passe tout bouillonné de petites blondes, formant comme une neige autour du visage.

Le même ornement est charmant sur des velours épinglés, rose ou bleu pâle. C'est à M<sup>me</sup> Dasse qu'est due, cet hiver, l'initiative dans l'emploi des plumes de héron, placées en petites touffes sur les chapeaux, et Chagot<sup>2</sup> exécute cet ornement avec le succès qui appartient à tout ce qui se crée dans sa maison.

Nous citerons aussi les chapeaux en velours plain, gros vert ou gros bleu, ornés de deux casoars placés de chaque côté, et ayant, sous la passe, des touffes de jacinthes doubles ou de tubéreuses, d'une légèreté et d'un velouté charmants pour la physionomie.

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 38.

<sup>2</sup> Rue Richelieu, 81.



laire. Son état actuel est plus qu'une décadence, c'est un engourdissement complet. Quelques peintres florentins se distinguent, il est vrai, de la médiocrité par une touche heureuse, une exécution facile, une certaine grâce dans la forme; mais ils sont tous également dépourvus des qualités de sentiment, d'inspiration, d'originalité, de style, en dehors desquelles toute œuvre d'art est frappée de mort.

La première place appartient à Bezzuoli. Cet artiste possède un talent distingué, remarquable même à quelques égards. Son pinceau a de la franchise, son coloris de la fraîcheur; malheureusement sa pensée manque de jet: ses compositions ne sont point de celles qui sortent tout armées du cerveau. *L'Entrée de Charles VIII à Florence* est son œuvre capitale. Le Charles VIII a de l'éclat, de la pompe, sinon de la vraie grandeur. C'est bien là ce prince qui, rencontrant dans le conseil des syndics de l'opposition à ses exigences, s'écria brutalement: « *Je ferai sonner mes trompettes.* » A quoi, un citoyen de Florence, l'illustre Gino Caponi, répondit en déchirant le traité: « *Et nous ferons sonner nos cloches.* » Charles VIII, rude comme un soldat, était chevalier comme un roi de France. Il rappela Caponi qu'il connaissait pour avoir été ambassadeur à sa cour, et tournant majestueusement le débat en plaisanterie, il lui dit d'un ton de reproche: « *Ah! chapon, chapon, vous êtes un mauvais chapon.* » Et il signa le traité.

Polastrini doit sa réputation à une composition très-estimable: *L'Inondation du Serchio*. Les Mussini sont deux frères fort opposés de style et de tendances. L'un appartient à la pâle et profonde école du Giotto; l'autre affecte les expressions énergiques de l'école de Michel-Ange. *Sa Conjuration des Pazzi* est une tempête, mais où l'on cherche en vain la foudre. Cet artiste a achevé récemment six grands tableaux, sujets religieux destinés à l'église d'Isaac à Pétersbourg. — A un pinceau plein de fougue, le chevalier Mussini joint une imagination des plus vives. Vous n'avez point oublié, madame, qu'en avril dernier, Florence chassa de ses murs les volontaires livournais appelés par le dictateur Guerazzi. Il y eut une sorte de combat, deux ou trois morts, quelques blessés. M. Mussini com-

mandait la garde nationale. Il rendit compte en ces termes du fait à l'architecte de Saint-Isaac: « *Figurez-vous Marengo: le dernier civique s'est battu comme Desaix; il y avait là plusieurs Bonaparte.* » Et ainsi elles sont toutes, ces heureuses imaginations, se trompant de dates, mêlant sans cesse le passé au présent, ne doutant de rien, et prenant pour des Simplon et des Cordillères leurs jolies petites collines verdoyantes.

Charles Morelli est l'aimable auteur de *l'histoire de Psyché*, dont les fresques élégantes ornent l'intérieur de la coupole de San Donato. Vous parlerai-je de Sturler? Mais Sturler n'est pas Toscan: il ne l'est, du moins, qu'au même titre que Powers: les œuvres de ce peintre solitaire et bizarre, laborieusement conçues, admirablement senties, vivent toutes par la pensée, et cependant on peut à peine dire qu'elles existent, tant elles font abstraction de la forme, c'est du Cimabué tout pur. Or, madame, ce qui était miraculeux au quinzième siècle, quand l'art renaissant bégayait ses premiers mots, serait-il acceptable aujourd'hui, après tant de chefs-d'œuvre et de progrès accomplis? Non. Poser en principe la négation de la forme, c'est s'annihiler soi-même. Sturler a dû en trouver la preuve dans l'obscurité qui enveloppe ses fortes études et ses facultés éminentes. Il faut admirer ce peintre, le plaindre et surtout ne pas l'imiter.

Un vide regrettable s'est fait, il n'y a pas bien longtemps encore, dans cette petite phalange qui soutient, comme elle peut, l'honneur de l'art. Je veux parler de la fin précoce de Charles Liverati, mort comme vient de mourir Chopin. Cet artiste honnête, chrétien, laborieux, habile, a laissé dans la famille et dans l'art une trace de dévouement. Malade, épuisé, presque mourant, il demandait encore à une inspiration à demi éteinte les moyens de soutenir la vieillesse d'un vieux père aveugle. Quand le fils pieux fut parti, le vieillard (il me l'a dit à moi-même) n'avait plus de raisons pour vivre. Il pria Dieu de le reprendre, Dieu le reprit. Florence entière fut attristée par ce double deuil.

Au-dessous de ces noms s'agite une légion de jeunes gens qui, avec plus ou moins de facilité, font de la peinture un petit com-





2477.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffure de M<sup>me</sup> Dase. Robes de M<sup>me</sup> de Baizieux. Dentelles Violard. Fleurs  
 Constantin. Mouchoir Chapron. Souliers Cauw. Parfums Guerlain.*

Ayuntamiento de Madrid

*Ex. J.B.J. Fuller. 34. Rathbone Pl. Lond.*







merce, en se bornant à copier des chefs-d'œuvre mille fois reproduits de la galerie Pitti et des Offices. Il faut reconnaître que ces derniers manquent de tout encouragement. Les commandes, du reste assez rares et médiocrement rétribuées, proviennent généralement d'étrangers nomades, peu difficiles sur l'exécution. Quant aux ouvrages dont l'élaboration exige du temps, du travail, de l'étude, ils ne trouvent point d'acquéreurs; aussi, les peintres florentins ne se donnent-ils pas la peine de concevoir leurs sujets. Une mythologie banale est la source exclusive de l'inspiration. Au plafond, c'est toujours *l'Aurore aux doigts de rose*; en panneaux, *Apollon*, *Daphné* et une foule de *Génies* insignifiants et maniérés.

Nul doute que ces goûts mythologiques cette complète indifférence pour les nobles sujets de l'histoire du moyen âge italien, ne contribuent puissamment à rendre l'art stationnaire, car l'art ne vit que de passions. Pour que ses beaux jours puissent renaître, il faudrait ramener à Florence les sentiments énergiques, les mœurs tranchées, les convictions sincères ou ardentes des temps anciens; il faudrait y rallumer la foi, mère des chefs-d'œuvre, mère des merveilles, mère de tout ce qui est beau, noble et grand; la foi qui inspire le pinceau, qui idéalise les conceptions, qui ouvre, agrandit et éclaire toutes les perspectives; œuvre gigantesque, œuvre impossible, sans doute, qui rayonna un instant sous la tiare de Pie IX, et s'éteignit ensuite au milieu de tous les mécomptes et de tous les désastres.

Michel-Ange, madame, ne pouvait apparaître qu'à un moment déterminé, dans un siècle de passion et de croyance. Il lui fallait tout le cortège des choses et des hommes de son temps. Les génies, comme les planètes, s'attirent dans un même tourbillon. Vient-il à se rencontrer, à une même époque, un certain nombre d'organisations éminentes, aussitôt un mouvement commun s'opère, et le monde intellectuel est vivifié. Mais un pareil spectacle ne se produit guère deux fois dans un pays.... Il y a d'ailleurs un autre point de vue: si Florence est déshéritée de son génie, la faute en est peut-être à tous ces grands artistes qu'elle a créés. Permettez-moi d'expliquer

ce paradoxe apparent. La possession de si grandes collections de chefs-d'œuvre est-elle chose favorable à la culture et au progrès de l'art? Je ne le pense pas. Toute cette perfection arrête, confond l'artiste timide; ces différents styles, tous si pleins de séductions, troublent les idées, nuisent à l'étude; l'élève se passionne pour une manière; il arrive à voir, comme Giotto, comme Léonard de Vinci, sans pouvoir rien produire que la copie décharnée de ces factures originales. Eh bien, cette même organisation, si elle eût été libre, si elle eût cherché la nature, l'eût peut-être devinée et reproduite avec un instinct neuf et saisissant. Ainsi ce font les maîtres. Veut-on obtenir une rose nouvelle et inédite, on la sème dans un lieu écarté, loin du contact des arbustes de son espèce: l'attente est longue, mais enfin l'arbre apparaît; il grandit; la fleur éclôt: *c'est une création vierge*; semée parmi les cent espèces dont se compose un parterre, l'arbuste eût copié, *sans le vouloir*, une des variétés voisines. Il faut avoir vu, *bien vu*, dans sa vie, les galeries du Vatican et de Florence; il ne faut pas avoir vécu avec elles.

Le graveur, madame, est-il un artiste, ou n'est-ce que le trait d'union entre la possession et l'art? Si on lui assigne une place parmi les ouvrages de la pensée, en songeant à toutes les conditions indispensables pour exceller dans ce genre, Jesi, l'auteur de *la magnifique gravure du pape Léon X*, d'après Raphaël, ne doit pas passer ici inaperçu; à un talent que tout le monde connaît, Jesi unit cet amour désintéressé de l'art, cette patience inaltérable, ce culte religieux du génie, indices certains de toute pensée profonde, de toute vocation sérieuse. Si Jesi n'eût point été un grand graveur, il aurait été un grand peintre, un grand sculpteur, un grand écrivain; l'instinct de l'art se serait manifesté en lui sous une forme quelconque, mais il se serait manifesté à coup sûr. Tous les arts sont de même race et de même famille: il n'y a entre eux que la différence du ciseau à la palette, et de la palette à la plume.

Dans ma dernière lettre, je vous parlerai du mouvement littéraire, cela est assez triste aussi.

ACHILLE GALLET.



## DAVID ET LA GUIMARD.

M. Arsène Houssaye a commencé dans le *Constitutionnel* une série de feuilletons sur le peintre David. Ce travail doit comprendre un aperçu historique de la peinture française sous Louis XVI, la Révolution et l'Empire. Son premier feuilleton est consacré à quelques détails intéressants sur la jeunesse de David. Il a fait le récit d'une piquante aventure entre le peintre et la Guimard, la célèbre danseuse de l'Opéra.

David, à vingt ans, était dans un profond découragement. Peut-être, dit M. Arsène Houssaye, eût-il abandonné la peinture, si les dieux ne lui fussent venus en aide sous la figure d'une déesse de l'Opéra.

On a raconté comment Fragonard, peignant le salon de M<sup>lle</sup> Guimard (dans ce temple de Terpsichore que la danseuse avait bâti sur les ruines de son amant en titre, le prince de Soubise), s'était brouillé avec elle, parce qu'il avait voulu la peindre de trop près. David fut chargé de continuer l'œuvre profane de Fragonard.

Un jour que Guimard regardait courir le pinceau de David sur un plafond olympique, elle le surprit essuyant une larme et étouffant un soupir.

— Allons ! dit-elle avec effroi, voilà encore un amoureux. Toute bonne déesse que je sois, je ne puis pourtant pas accueillir à mon autel les quatre parties du monde.

Et elle s'enfuit de son pied léger.

C'était l'heure du Cours-la-Reine ; elle monta en Phaéton, et conduisit elle-même le char du soleil aux applaudissements de tous les promeneurs. Mais David était toujours là avec ses larmes et ses soupirs. Elle revint toute émue.

— David, pourquoi cette tristesse ? pourquoi ?

David se tut.

— Je vous ai compris.

David regarda la danseuse d'un air surpris.

— Vous avez compris qu'il me manque...

— Oui, qu'il vous manque. ...

Guimard lui tendit la main.

— Beaucoup d'argent, dit-il.

La danseuse tomba du haut de l'Olympe.

— Quoi ! vous pleurez parce que vous n'avez pas d'argent ?

— Oui, parce que si j'en avais, je courrais pour le grand prix de Rome.

La déesse lui donna mille écus ; mais ne pensa-t-elle pas, avec quelque raison, que le grand prix de Rome ne valait pas une seule de ses folies. Erasme était un sage.

## LE RETOUR DE ROSSINI.

On nous annonce le retour prochain de Rossini, ce gros homme de génie et cet illustre ingrat.

Rossini, qui a déplorablement mystifié son siècle en se taisant fantasmagoriquement lorsqu'il était dans la force de l'âge et du génie (n'a-t-il pas fini par *Guillaume Tell* ?), a perdu beaucoup de son prestige.

Sa ville de Bologne est pour lui inhabitable depuis les révolutions italiennes.

En juin ou juillet 1848, les riches Bolognais se virent dans la nécessité de faire des sacrifices d'argent pour aider, bon gré mal gré, au succès des idées révolutionnaires.

Le cygne de Pesaro trouva convenable d'aller alors respirer l'air de l'Arno.

Le fait ne fut pas trouvé complètement patriotique, et sa maison de campagne sur les collines apennines se vit tant soit peu pillée par les Berrichini. Et à propos de cette époque, de Bologne et de ces Berrichini, que je vous raconte rapidement une drôle d'histoire.

C'était durant l'été de 1848, les Autrichiens s'avançaient sur Bologne, pour frapper, disait-on, une forte contribution de guerre dont le général impérial d'Aspre avait besoin.

La ville se barricada et ferma ses portes. Les Autrichiens arrivèrent et furent repoussés, en très-grande partie, par le courage de cette fraction des gens du peuple qui, à Bologne, s'appelle Berrichini, comme à Livourne les portefaix se nomment Facchini.

Les Autrichiens partis sans le sou, nos Berrichini affichèrent sur tous les murs un placard dans lequel il était dit « que, sans eux, les Autrichiens seraient évidemment entrés, et auraient pillé la ville ; or, que les riches ayant été soustraits par eux à ce malheur, il était juste qu'ils en témoignassent leur reconnaissance par un don,



un versement volontaire de 200,000 écus, soit un million. »

Les Bolonais tombaient du Charibde croate dans le Scylla national ! Ils firent la sourde oreille, et il ne vint pas le moindre écu. La sommation réitérée fut suivie du même insuccès.

Que firent alors nos vaillants Berrichini ? Vous allez voir ; l'expédient sent tout à fait son Apennin et son Anne Radcliffe. Nos gaillards se divisèrent en bandes, c'est le mot, et se mirent à parcourir les collines environnantes, où s'éparpillent les riches villas des seigneurs bolonais.

Puis tombant à l'improviste sur ces paisibles habitations aux heures les plus salutaires, ils enlevaient comme otages les parents, les amis du maître, qui s'y trouvaient, et fixaient le prix de la rançon, en menant provisoirement leur proie dans quelque ferme isolée de l'Apennin.

Ce fut par suite de ce procédé le plus concluant qu'un matin, à l'heure du déjeuner, furent enlevés de la villa Mar... la fille de la maison et un abbé, l'abbé parasite de toutes les familles bolonaises. Le chef de la famille, qui se trouvait en ville, se vit taxé à dix mille écus. La somme fut forcément versée le jour même, et la belle contesina, sous la protection du tremblant abbé (qui en a fait une maladie), fut rendue à sa famille...

Les Berrichini avaient taxé Rossini à cinq mille écus... il leur offrit une cantate pour célébrer leurs barricades, et encore, était-ce un ancien motet composé pour un enterrement, et qui avait depuis été mis en barcarolle, à l'aide d'un mouvement plus *allegro* et par quelques bémols supprimés.

La plaisanterie ne fut pas du goût de ces messieurs ; il y eut, je crois, quelques carreaux cassés et une porte de derrière ouverte à temps... bref, l'illustre maestro se retira à Florence. On dit qu'il nous vient. Soit. Rien ne sera changé en France, il n'y aura qu'un gourmand de plus, puisque l'homme de génie a laissé choir sa cervelle dans son estomac.

## L'AMOUR DE LA NATURE.

*Imité de l'Anglais, de M<sup>me</sup> Anna, H. Potts, de Cambridge.*

### I

Heureux, cent fois heureux, celui dont l'âme pure  
Rêve au déclin des ans l'aube des premiers jours !  
Pour lui d'un pas égal a marché la nature ;  
Le souvenir lui rend la saison des amours.

### II

Il écoute au printemps chaque oiseau qui babille  
Avec ce même émoi qui fit battre son cœur,  
Lorsque, tout jeune encore, assis sous la charmille,  
De la vie il suivait le mirage enchanteur.

### III

Il a connu la vie et ses peines amères,  
Les soucis de la veille, et ceux du lendemain,  
Du mirage il a vu s'écrouler les chimères,  
Il a vu l'espérance échapper de sa main.

### IV

Mais la douce fraîcheur de l'heure matinale  
En son cœur éprouvé fait renaître l'espoir ;  
Son âme est épurée, et sa foi sans égale,  
Il vit... pour admirer le coucher d'un beau soir.

### V

Tel celui qui d'un roc dominant la nature  
Se plaît à contempler un rivage lointain,  
Sans que des flots émus l'occupe le murmure...  
Mais bercé par ce bruit monotone et sans fin !

Le chevalier DE CHATELAIN.

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE-ITALIEN.—*L'Italiana in Algeri.*

Après trois représentations de *Lucia*, où Moriani s'est montré si grand chanteur et si grand artiste, on a repris *L'Italiana in Algeri*.

Cette *Italiana* a obtenu, mardi soir, un succès éclatant. On a rappelé les chanteurs après chaque morceau, on les a rappelés après la fin du spectacle. M<sup>lle</sup> d'Angri, comme nous l'avions prédit, a été l'objet, cette fois, d'une ovation frénétique. Elle chante la musique de Rossini avec une grâce, une perfection, une verve et un esprit entraînants ; elle vocalise à ravir ; elle est excellente comédienne, et le public, en masse, s'est montré épris, plus amoureux d'elle que l'infortuné Mustapha.

Morelli, qui s'était chargé avec une complaisance extrême du rôle du pasteur dans *Lucie*, et qui l'avait rempli avec une grande supériorité, est un Mustapha irréprochable.



Dans le finale du premier acte, si difficile et si beau, sa voix, si sonore et si bien timbrée, a fait merveille. Le public n'a cessé un seul instant de le couvrir de bravos.

J'ai gardé Ronconi pour la bonne bouche. Cet homme qui fait pleurer les plus indifférents quand il chante de sa voix vibrante et sympathique le beau rôle d'Asthon, cet homme, sous les traits burlesques et la perruque rousse de Tadeo, dériderait le spleen en personne. Le pinceau de Callot n'a rien trouvé de plus grotesque et de plus exhilarant. La salle se tordait dans des convulsions de fou rire.

Et à propos de M<sup>lle</sup> d'Angri, nous emprunterons au spirituel feuilleton de M. Fiorentino une anecdote qui remonte à l'époque des premiers succès de la cantatrice.

M<sup>lle</sup> d'Angri croissait en beauté et en succès, lorsqu'elle eut à subir la grande épreuve qui a privé le théâtre et l'art de tant de jeunes et charmantes cantatrices dont la gloire a été étouffée en naissant. Le protecteur anglais surgit à l'horizon.

C'était, comme de raison, un des insulaires les plus nobles, les plus riches et les plus distingués des trois royaumes.

Le protecteur n'y alla pas par quatre chemins. Selon la louable coutume de ses compatriotes, il lui offrit, en deux mots, sa fortune et sa main.

M<sup>lle</sup> d'Angri, moitié Grecque, moitié Vénitienne, c'est-à-dire aussi franche que jolie, prit son protecteur par la main, et, pour toute réponse, le mena devant une glace.

— C'est vrai, répliqua le protecteur, je n'y avais jamais réfléchi. Pardonnez-moi, ma chère enfant, je ne me croyais pas si vieux ni si laid.

Depuis ce temps, M<sup>lle</sup> d'Angri a chanté avec le plus grand succès sur les premiers théâtres d'Europe, à Florence, à Vienne, à Milan, à Londres, à Saint-Petersbourg, et jamais l'homme estimable et spirituel qu'elle avait si brusquement refusé n'a

cessé d'être pour elle un admirateur, un ami, un père.

Je parierais qu'il était lundi soir dans la salle des Italiens.

#### LOTÉRIE DE LA STATUE D'ARGENT.

Encore quelques jours, et la loterie des artistes va finir, car le 1<sup>er</sup> décembre approche, et le 1<sup>er</sup> décembre aura irrévocablement lieu le tirage. Avis donc aux retardataires qui ne sont pas encore munis de billets; avis aussi à ceux qui ne connaissent pas l'exposition et les œuvres de choix destinées aux plus heureux.

Nos lecteurs comprennent que, pour bien apprécier ce chef-d'œuvre de la statuaire moderne, il faut le voir; nous devons donc les engager instamment à visiter les galeries de la rue Basse-du-Rempart, 10, et à s'assurer par eux-mêmes de la bonté des tableaux, marbres, bronzes et gravures qui forment les lots.

Les primes offertes à tout souscripteur méritent aussi une mention honorable: nous le constatons avec plaisir, il n'est pas de souscription, quelle que soit son importance, qui ne se trouve couverte par le prix des gravures délivrées immédiatement. Somme toute, le programme de l'œuvre a été rempli largement, sincèrement, et le but si noble et si généreux qu'on s'était proposé a été atteint: quel éloge ajouter à cette affirmation?

A ce Numéro est jointe la planche 2477.

Pour soins intimes de la toilette, nous vous rappellerons le système épilatoire de M<sup>me</sup> Dussert, rue du Coq Saint-Honoré, n° 13, qui permet d'enlever soi-même ces petits duvets qui naissent sur le visage et les bras, — et cela immédiatement et sans laisser aucune trace de racine. — *La Crème de la Mecque* a le pouvoir merveilleux de blanchir spontanément la peau, tout en lui donnant une douceur et une suavité délicieuses. M<sup>me</sup> Dussert apporte les plus grandes perfections pour toutes les compositions auxquelles elle a donné tous ses soins; et *l'eau de Rose* qui rafraîchit la peau et lui conserve une teinte toute diaphane, — *la Pâte Circassienne* qui rend les mains les plus charmantes qu'on puisse imaginer, ne sont pas les moindres auxiliaires au succès de sa maison.

#### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.